
M A N U S C R I T

L'AUTOBUS

de Stanislav Stratiev

Traduit du bulgare par Athanase Popov

cote : BUL08N710

Date/année d'écriture de la pièce : 1980
Date/année de traduction de la pièce : 2007

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

L'AUTOBUS

de

Stanislav STRATIEV

Représenté au théâtre « Le chien qui fume »
dans le cadre du Festival d'Avignon off 2007

Traduit du bulgare par

Athanase POPOV,
avec la collaboration de Laurence Renn¹

Traduction revue en
décembre 2007

¹ Ceci est la troisième traduction française de la pièce, sachant que la première a été réalisée en passant par l'anglais. Ici, nous avons opté pour une transcription des noms et mots bulgares destinée au grand public (n.d.t).

PERSONNAGES:

LE RAISONNABLE

UN PAYSAN DU VILLAGE D'ALDOMIROVTSI

LE DÉRAISONNABLE

LE VIRTUOSE

L'AMOUREUX

L'AMOUREUSE

L'HOMME

LA FEMME

L'IRRESPONSABLE

ACTE 1

Un bus vide, délabré, branlant, la carrosserie éraflée, se trouve au terminus. C'est l'automne. Il commence à faire nuit. Quelques feuilles jaunies tournoient, poussées par le vent sous les roues de l'autobus.

Arrive le premier passager, le Raisonnable, la cinquantaine, voire plus, bien habillé. Il porte un sac de cuir plein à craquer avec des fermetures de luxe. Il examine les sièges pour trouver la meilleure place. Finalement, il choisit le deuxième siège, pose le sac, sort un mouchoir et se met à épousseter le siège. Il s'y emploie pendant un bon moment, puis s'assied, sort un journal de sa poche, l'ouvre et commence à lire. Soudain, d'un air bien décidé, il replie le journal, se lève et prend le troisième siège dans la rangée d'en face. Il y reste un moment, lève les yeux vers les vitres coulissantes au-dessus de lui, puis reprend sa première place, ouvre le journal à nouveau et reprend sa lecture.

ALDOMIROVTSI. – Bonsoir !

Le second passager est le paysan d'Aldomirovtsi : un homme un peu plus âgé que le Raisonnable, environ la soixantaine, venant de toute évidence des villages alentour. Il porte un sac poubelle entièrement rempli de quelque chose. Il laisse tomber le sac près de la banquette arrière et s'assoit. Il s'éponge le front, fouille ses poches et finit par en sortir un ticket. Il le composte, puis s'assied, le sac poubelle à côté de lui.

LE RAISONNABLE. – Vous auriez dû composer un ticket pour le sac aussi.

ALDOMIROVTSI. – Quoi ?

LE RAISONNABLE. – Je dis : Vous auriez dû composer un ticket pour le sac aussi.

ALDOMIROVTSI. – (*accent paysan*) Et pourquoi ?

LE RAISONNABLE. – Parce que c'est un bagage.

ALDOMIROVTSI. – Quoi, le sac ?

LE RAISONNABLE. – Le sac.

ALDOMIROVTSI. – C'est qu'un sac tout rafistolé. Si c'était une valise, ou quelque chose... d'un peu plus... en toile qui est fine, par exemple – là j'dis pas, alors que ça...

LE RAISONNABLE. – (*les yeux toujours fixés sur son journal*) – Quand le contrôleur vous collera une amende, alors vous allez voir si c'est un bagage ou si ça n'en est pas.

ALDOMIROVTSI. – C'est bien la première fois que j'entends qu'un sac poubelle pour transporter des choses, c'est un bagage.

LE RAISONNABLE. – Quelle fichue nation ! On veut toujours avoir raison ! On veut toujours resquiller, toujours rouler les autres.

ALDOMIROVSTI. – *(se lève, composte un autre ticket, en marmonnant)* Me parlez de la nation, vous aut'. C'est plus facile de tout mettre sur le dos à la nation. Comme si la nation, c'était nous, et qu' c'était pas vous !

Il reprend sa place près du sac qu'il transporte, en bougonnant. Silence. Le Raisonnable lit son journal. Un éclat de rire brise le silence. Les Amoureux, se tenant par les épaules, essaient de franchir la porte en même temps. La porte n'est pas assez large, mais ils poursuivent leurs efforts et finissent par y arriver. Ils vont directement vers la banquette arrière. Dès qu'ils sont assis, ils rabattent leurs cols. Elle est en imperméable, lui en veste. Il rabat le col de son imperméable. Elle rabat le col de sa veste, puis le relève.

L'AMOUREUSE. – Comme ça, ça te va mieux.

L'AMOUREUX. – À toi aussi.

Il relève son col.

L'AMOUREUSE – À moi, non.

Elle rabat son col.

L'Amoureux enlace ses épaules et commence à lui murmurer quelque chose à l'oreille. À ce moment-là surgit le Dérisonnable, âgé d'environ trente-cinq-quarante ans. Il porte un pain d'une main, et de l'autre un sac de cuir usé du genre de ceux que portent les mécaniciens. Il composte son ticket et choisit une place au milieu de l'autobus, à côté d'une fenêtre.

Une boîte à violoncelle noire apparaît dans l'encadrement de la porte, soutenue avec soin par la main d'un homme. Juste après apparaît le Virtuose, un homme entre deux âges, affublé d'une paire de lunettes, dont les cheveux n'arrêtent pas de retomber sur le front.

Le Virtuose jette un coup d'œil autour de lui d'un air hautain, il n'arrive pas à se décider s'il veut s'asseoir à l'avant ou à l'arrière de l'autobus, puis il soulève soigneusement son violoncelle et finit par se diriger vers l'avant. Le siège à sa gauche est libre. D'abord, il installe le violoncelle avec soin et précaution, comme si c'était un bébé, et ensuite seulement il s'assoit. Il jette un coup d'œil impatient à sa montre, et inconsciemment il se met à plier et déplier ses doigts, – geste d'échauffement très courant chez les musiciens.

ALDOMIROVTSI. – L'autre, là, pourquoi qu'il a pas poinçonné pour le violon ? C'est pas un bagage, peut-être ?

Le Virtuose se retourne et le regarde avec mépris sans souffler mot. Le Raisonnable continue à lire.

Moi, 'faut que je poinçonne pour mon sac poubelle, mais pas lui pour son violon.

Une Femme âgée de trente-cinq ans environ monte dans l'autobus. Elle porte un imperméable ; elle est bien coiffée. Elle s'assied près d'une fenêtre. Peu après monte un Homme d'une cinquantaine d'années, – il porte un imperméable élégant.

D'un air faussement détaché, il promène un regard circulaire dans le bus, et se dirige vers la Femme.

L'HOMME. – Excusez-moi, c'est libre à côté de vous ?

LA FEMME. – *(sans le regarder, d'un ton indifférent)* Je vous en prie.

Il s'assied et dépose à ses pieds un sac à provisions plein à craquer. Il se redresse sur son siège et jette un coup d'œil furtif à la Femme, qui regarde fixement devant elle.

L'HOMME. – Je ne voudrais pas vous déranger.

Il pousse le sac à provisions.

LA FEMME. – *(toujours indifférente)* Non, non, ça va.

L'HOMME. – Quel temps ! on ne sait plus si c'est la fin de l'automne ou le début de l'hiver.

LA FEMME. *(froidement)* – J'avais pas remarqué. Vous êtes météorologue ?

L'HOMME. – Vous savez, moi non plus je ne remarque pas ces choses-là, mais j'ai dû attendre le bus longtemps. En temps normal, je ne fais pas la différence entre l'automne et le printemps.

LA FEMME. – Ça vous regarde.

Presque à bout de souffle, un homme d'une cinquantaine d'années monte, ses vêtements sont froissés, ses chaussures poussiéreuses et il a une barbe de plusieurs jours. Il porte un filet à provisions avec deux pains, une boîte de yaourt en plastique, des laitues, un bouquet de persil et une bouteille de schnaps. C'est l'Irresponsable.

L'IRRESPONSABLE. – Ouf, j'ai failli le rater de justesse. Comme c'est un terminus, 'y a tout plein d'autobus...Tu montes dans l'un, tu montes dans l'autre... Un coup tu vas à Aldomirovtsi, un coup tu vas à Obèlya....Ouh là là !

Il composte son ticket.

ALDOMIROVTSI. – Mais il va pas à Aldomirovtsi, cet omnibus ?

L'IRRESPONSABLE. – Non, il y va pas. Tu vois pas que c'est un bus pour le centre-ville !

ALDOMIROVSTI. – *(en colère)* Comment qu' j'aurais pu l' voir ? C'est écrit nulle part : ni dehors, ni dedans. Merde alors, ça fait la troisième fois que je change d'omnibus *(il se lève et tire son gros sac dans le couloir central)*. Ça va leur casser un bras s'ils mettent un panneau ? *(en passant devant le Raisonnable, il lui fourre ses deux tickets dans sa poche)*. Tiens, en souvenir de la nation !

Il descend du bus

L'IRRESPONSABLE. – Il a rien vendu au marché, le petit père. Il rentre chez lui avec son sac plein, c'est pour ça qu'il râle, alors qu'est-ce qu'il vient nous parler de panneaux. Rien à faire, ces types qui font du business, ça propage de plus en plus le capitalisme ! Pas vrai ?

(Il donne une petite tape familière sur l'épaule du Virtuose, qui lui jette un regard plein de mépris, puis sans un mot, reprend sa position. L'Irresponsable, nullement troublé, s'adresse au Raisonnable).

Vous en pensez quoi, vous ? Ils le propagent ou ils le propagent pas ?

(Le Raisonnable, les yeux toujours fixés sur le journal, hausse les épaules.)

Comme si je les voyais pas au marché...

(il s'assied et reste silencieux pendant un petit moment)

On va enfin partir ou quoi?

LE RAISONNABLE. *(les yeux toujours fixés sur le journal)* – Il y a un horaire pour ça.

L'IRRESPONSABLE *(d'un ton sceptique)*. – J'ai encore jamais vu un bus respecter les horaires. Ce serait une grande première...

(Il s'installe confortablement).

Silence. Le Raisonnable lit son journal. Les Amoureux se tiennent enlacés et se chuchotent quelque chose à l'oreille. Le Déraisonnable regarde par la fenêtre. L'Homme et la Femme font manifestement exprès de regarder dans des directions opposées. Le Virtuose, nerveux, jette des coups d'œil nerveux à sa montre. L'Irresponsable le regarde, le sourire aux lèvres.

Votre violon est trop grand.

LE VIRTUOSE *(avec mépris)*. – Je vous demande pardon ?

L'IRRESPONSABLE. – Votre violon est trop grand.

LE VIRTUOSE *(toujours méprisant)*. – Ceci n'est pas un violon.

L'IRRESPONSABLE *(étonné)*. – Ah bon ? C'est quoi, alors ?

LE VIRTUOSE. – Vous ne pourriez pas vous taire un peu ?

L'IRRESPONSABLE. – Pourquoi ? Je vous dérange ?

LE VIRTUOSE. – Vous m'agacez. *(Il change de siège.)*

L'IRRESPONSABLE – Les nerfs, mon pote, les nerfs ! Le pire fléau de l'homme moderne. Aujourd'hui t'es agacé, demain tu t'énerves, et hop, t'es bon pour la camisole. On appelle ça des hôpitaux psychiatriques maintenant, en fait c'est des asiles pour les fous. Mais te fais pas de bile, va, on y trouve aussi des gens normaux.

(Le Virtuose voit que la discussion avec cet individu est d'un niveau beaucoup trop bas pour lui. Il se lève et prend une autre place, loin de lui).

Pause.

Il y en a qui enlèvent des enfants dans des violons comme ça.

LE RAISONNABLE. – *(il lève les yeux)* Qui ça ?

L'IRRESPONSABLE. – Oh, 'y a des gens pour ça. Ils les vendent aux étrangers. Parce que chez eux la natalité est trop basse.

LA FEMME. – Je vous en prie...

Elle frissonne.

L'IRRESPONSABLE. – Ils ne vont tout de même pas transporter des enfants dans leurs bras. On verrait tout de suite qu'ils ont été drogués.

LA FEMME. – Ça suffit !...

Elle fait un geste de la main comme pour chasser un cauchemar.

Le Virtuose fait semblant de ne pas s'intéresser à la conversation, mais il est mal à l'aise, agité, il regarde continuellement sa montre en tambourinant le siège de ses doigts... L'Irresponsable le regarde fixement.

L'IRRESPONSABLE. – C'est que c'est pas facile pour eux non plus. C'est dangereux, la tension est souvent dure à supporter et tout les énerve...

(Sans y penser, tout le monde tourne les yeux vers le Virtuose qui est debout, hautain et imperturbable, le regard fixé devant lui. L'Irresponsable tend l'oreille.)

C'était pas un bébé qui pleurait, ça !

Il écoute à nouveau.

LE RAISONNABLE. *(cesse de lire le journal)* – Vous dites n'importe quoi !

(Il écoute.)

L'IRRESPONSABLE. – Voilà ! c'est de là que ça vient !
(Il montre le violoncelle.)

Le Raisonnable, l'Homme, la Femme et l'Irresponsable écoutent avec attention. On n'entend rien, si ce n'est le vent qui mugit.

LE RAISONNABLE. – C'est juste le vent.

L'IRRESPONSABLE. – C'est peut-être le vent, mais c'est peut-être pas le vent.

LA FEMME. – Pourquoi il ne part pas, ce bus !...

L'IRRESPONSABLE. – Eh, l'ami ? C'est un enfant ou un violon qu' y a là-dedans ? Jure-le la main sur le cœur, tu vois pas que tu files des angoisses à cette femme !

(Le Virtuose le regarde, furieux)

Alors 'va falloir l'ouvrir. *(Il s'apprête à saisir l'étui.)*

LE VIRTUOSE. (*il se lève*) – Je vous l'interdis ! je ne vous laisserai pas profaner mon instrument. Il vaut deux fois plus que votre petite personne.

L'IRRESPONSABLE. – Si c'est vraiment un violon, pourquoi t'as si peur ?

(*Il s'apprête à saisir l'étui à nouveau.*)

LE VIRTUOSE. – Enlevez vos sales doigts de là !

L'IRRESPONSABLE. – Il a l'air louche, celui-là.

LE VIRTUOSE. – Vous n'arrêtez pas de dire n'importe quoi depuis que vous êtes monté ! Je ne prends jamais les transports en commun, mais il n'y a pas *un* taxi dans ce quartier. J'ai attendu plus d'une demi-heure. Si j'avais su, j'aurais patienté une demi-heure de plus. Mais j'ai ma séance d'enregistrement. Un type comme ça vous ferait perdre votre équilibre émotionnel au bout d'un mois.

(*Il prend place près du Raisonnable.*)

LE RAISONNABLE. – Qu'est-ce qui vous empêche d'ouvrir cet étui, après tout ? Ça ne doit pas être si compliqué.

LE VIRTUOSE. – Parce que vous aussi vous pensez que j'enlève des enfants ? Et moi qui vous prenais pour quelqu'un d'intelligent !...

LE RAISONNABLE. – Histoire de calmer les esprits. C'est pas que j'y croie, mais on ne perd rien à vérifier.

VIRTUOSE. – C'est non !

LE RAISONNABLE. – Mais pourquoi vous vous entêtez ? L'inspection est la forme suprême de la confiance.

VIRTUOSE. – Alors, baissez votre pantalon !

LE RAISONNABLE. – Je vous demande pardon ?

VIRTUOSE. – Baissez votre pantalon.

LE RAISONNABLE. – Vous vous fichez de moi !

VIRTUOSE. – Juste pour voir si vous êtes un homme ou une femme...

LE RAISONNABLE. – Vous délirez.

VIRTUOSE. – Pourquoi vous vous entêtez? Juste pour vérifier. Je croyais que l'inspection était la forme suprême de la confiance... Vous refusez ! Et moi alors, pourquoi je devrais le faire ? Qui accepterait qu'on l'humilie ainsi pour des conneries ? Tout ça parce qu'un pauvre type irresponsable n'arrête pas de dire n'importe quoi. Je n'ai pas à vous obéir au doigt et à l'œil. Vous êtes des passagers tout comme moi.

Le Raisonnable ne dit rien. L'Irresponsable, maintenant sans soutien, reprend sa place. Silence.

On entend enfin le chauffeur s'installer sur son siège et claquer la porte. Les portes à air comprimé du bus se ferment avec un sifflement. Le moteur émet un ronflement puis des bruits secs. Le chauffeur appuie sur l'accélérateur et le bus démarre. On ne voit pas le chauffeur. Un rideau de calicot imprimé le sépare des passagers. Le rideau s'agite avec les vibrations du bus en marche.

LA FEMME. (à voix basse) – Pourquoi tu t'es assis ici ?

L'HOMME. – Parce que c'est plus propre.

LA FEMME. (à voix basse) – Tu n'étais pas censé t'asseoir à côté de moi. Le type de la deuxième banquette ne m'inspire pas confiance.

L'HOMME. (à voix basse) – Je crois que je l'ai déjà vu quelque part.

LA FEMME. (à voix basse) – S'il est de notre institut, on est fichus.

L'HOMME. (à voix basse) – Tu veux que je me lève ?

LA FEMME. (à voix basse) – Non, ce serait pire. Tu ne ferais qu'attirer son attention. Espérons que personne de l'institut ne montera à l'arrêt suivant.

L'HOMME. (à voix basse) – Ça risque pas. On a attendu une demi-heure cachés dans le champ de maïs que tout le monde soit parti.

LA FEMME. – (*elle s'écrie, exaspérée*) Oh merde ! J'en ai marre de cette vie !

Tout le monde se retourne.

L'HOMME. – Ça suffit, il n'y avait pas de places ailleurs.

LA FEMME. (à voix basse) – Tu vois pas que le bus est vide.

L'HOMME. (à voix basse) – Mais toi qu'est-ce que tu veux, à la fin ? Qu'on leur fasse cadeau de l'appartement !

LA FEMME. (à voix basse) – Ne crie pas !

L'HOMME. (à voix basse) – Qu'on leur file, c'est ça ? Comme si on possédait des châteaux !

LA FEMME. (à voix basse) – Tu pourrais pas parler moins fort ?

Elle regarde alentour

L'HOMME. (à voix basse) – Impossible. Mes cordes vocales risqueraient de se rompre. Tu sais que les cordes vocales, ça se rompt à force de chuchoter comme à force de crier ?

LA FEMME. (à voix basse) – C'est un cauchemar, tu n'arrêtes pas de crier.

L'HOMME. (*à voix basse*) – Et toi, tu n'as pas le droit de me harceler : nous ne sommes plus mari et femme.

Soudain, la Femme a un sanglot, elle cache son visage dans ses mains. L'Homme regarde rapidement autour de lui, et lui touche la joue tendrement.

LA FEMME. (*à voix basse, à travers ses larmes*) – J'en peux plus. J'en peux plus...

L'HOMME. (*à voix basse*) – Je sais. On n'a pas le choix. Il fallait bien qu'on le fasse pour les enfants !

LA FEMME. (*à voix basse*) – Je ne peux pas... À l'institut, on m'interroge sans cesse, on me dévisage... Je ne peux pas...

L'HOMME. (*à voix basse*) – Très bien ! On se remarie et on se fait piquer l'un des deux appartements par un pauvre con.

LA FEMME. (*à voix basse*) – Si au moins on travaillait pas dans le même institut... (*elle tressaille et baisse la voix*)... si au moins on ne nous connaissait pas... alors que là...

L'HOMME. (*à voix basse*) – Arrête de dire n'importe quoi. Du travail, ça se trouve pas comme ça! Aucun autre institut ne correspond à notre profil. Va falloir que tu t'y fasses, t'as pas le choix. Si tu pouvais juste éviter de me faire passer pour un monstre en disant que je bats le petit avec le tuyau de la machine à laver, pour pas qu'il ait des marques !

LA FEMME. (*à voix basse*) – Mais j'avais pas le choix... Tu sais comment elle est, la Camarade Pénéva. Toujours à me coller, à me demander: « Pourquoi vous avez divorcé ? Comment ça se fait que vous avez divorcé ? Vous étiez si bien ensemble »...

L'HOMME. – Et pourquoi t'es allée raconter que je couchais avec des gamines du corps de ballet, hein ? Depuis, les gens m'évitent dans les couloirs.

LA FEMME. – (*à voix basse*) C'est pas toi qui me disais d'inventer quelque chose d'un peu plus...? Pour que ça les choque, et qu'ils arrêtent de nous interroger.

L'HOMME. (*à voix basse*) – On peut pas dire que t'as pas réussi ! Encore un peu, et ils me licencient. Aujourd'hui, j'ai été convoqué par le chef de projet.

LA FEMME. (*à voix basse*) – Pourquoi faire ?

L'HOMME. (*à voix basse*) – Par rapport à l'ensemble de tes accusations : la boisson, le sadisme, les gamines du corps de ballet...

LA FEMME. – Et alors ?

L'HOMME. (*à voix basse*) – Et alors, ils veulent me rééduquer. « Tout homme a ses faiblesses, mais les miennes dépassent les limites ! ». Il paraît que je suis un cas unique, un spécimen qu'il faudrait exposer au musée.

LA FEMME. – Mais si t'arrêtais de picoler, aussi ! Fais attention à ton foie.

L'HOMME. – De toute façon, tu racontes que je bois en cachette... Je peux tout de même pas sentir le lilas, il faut que j'aie une haleine de poivrot.

LA FEMME. – Et pourquoi il a fallu que tu te battes avec le camarade Ivanov ?

L'HOMME. – Mais qu'est-ce tu dis ? Quelqu'un qui est censé être ivre mort, mais qui se bat pas, et qui casse rien... Tout le monde va me suspecter

LA FEMME. – Et puis toi, qu'est-ce que tu racontes sur moi, aussi ? Dire que je suis une salope, je comprends, on s'était mis d'accord, mais de là à dire que j'ai empoisonné mon père... Je te pardonnerai jamais.

L'HOMME. – Et qu'est-ce tu voulais que je leur dise ? Ça les a pas du tout impressionnés que tu sois une salope.

LA FEMME. – Je m'en fiche que ça les ait impressionnés ou pas. Je ne veux pas que tu t'acharnes sur la mémoire de mon père.

L'HOMME. – (*à voix basse*) Arrête de crier !

LA FEMME. – Je ne veux pas que tu me fasses passer pour une parricide !

L'HOMME. – Et alors qu'est-ce que tu veux ? Qu'ils apprennent qu'on a divorcé uniquement pour garder les deux appartements ? Tu sais ce qui peut arriver, après ? (*La Femme reste silencieuse*) Est-ce que tu le sais, je te le demande !... Ils peuvent *et* nous virer du boulot, *et* nous confisquer l'appartement !...

LA FEMME. – Il y a des limites à tout !

L'HOMME. – T'en fais pas, c'est pas si grave ! Personne n'irait croire un alcoolo. Mais toi, si t'arrêtais de flirter sous mes yeux, aussi, parce que...

LA FEMME. – Il faut bien que j'entretienne ma réputation, non ? Je suis censée être une salope.

L'HOMME. – D'accord, mais t'es pas obligée d'y prendre du plaisir.

LA FEMME. – Ah, bon, parce qu'il faut que j'ai l'air dégoûté ? On va me démasquer si je fais ça.

L'HOMME. – Ou alors... peut-être que t'es réellement...

LA FEMME. – Je suis quoi ?

L'HOMME. – Peut-être que c'est ça, ton vrai visage... et le reste, c'est...

La Femme lève les yeux vers lui, se mord les lèvres et se met à pleurer tout en mettant la main sur ses yeux.

L'Homme regarde devant lui d'un air maussade. L'autobus roule régulièrement. Tout est calme. Pause.

LE DÉRAISONNABLE. (*au Virtuose*) – Excusez-moi, vous n’avez pas l’impression qu’on ne passe pas par les rues habituelles ? (*Il regarde à nouveau par la fenêtre.*)

LE VERTUOSE. – Comment ça ? Qu’est-ce que vous voulez dire ?

LE DÉRAISONNABLE. – Je veux dire qu’on ne suit pas l’itinéraire normal.

LE VERTUOSE (*avec indifférence*). – Je n’habite pas ce quartier la plupart du temps, donc je ne peux pas vous dire.

LE DÉRAISONNABLE. (*regardant à travers la vitre*) – On vient de passer devant une usine et un château d’eau, alors qu’il devrait pas y avoir de château d’eau sur l’itinéraire de ce bus, j’en suis sûr, ça fait dix ans que je le prends.

LE VERTUOSE. – C’est bien possible. Peu importe.

Il hausse les épaules. Pendant quelques temps, le Déraisonnable regarde attentivement à travers la vitre, puis s’adresse aux passagers.

LE DÉRAISONNABLE. – Chers citoyens, pouvez-vous me dire dans quelle direction on va ?

LE RAISONNABLE. (*Il replie son journal*) – Où voulez-vous en venir ?

LE DÉRAISONNABLE. – Je vous demande dans quelle direction on va.

L’IRRESPONSABLE. – Allez, un de plus pour Aldomirovtsi !

LE RAISONNABLE. – Vous ne savez pas dans quelle direction il va, le bus ?

LE DÉRAISONNABLE. – Si, justement, c’est pour ça que je pose la question.

L’IRRESPONSABLE. – Écoute, mon vieux, si toi aussi, tu veux aller à Aldomirovtsi, tu ferais mieux de descendre tout de suite.

LE DÉRAISONNABLE. – Non, je vais au centre-ville.

LE RAISONNABLE. – Alors pourquoi vous nous demandez ?

LE DÉRAISONNABLE. – Parce que le bus, il suit pas suit pas son itinéraire normal. Dès le départ, il a pris une mauvaise direction, et depuis il tourne sur le périph. C’est pas du tout les mêmes rues que d’habitude.

LE RAISONNABLE. (*il regarde attentivement par la fenêtre*) – C’est la nuit, vous avez dû vous tromper.

LE DÉRAISONNABLE. – ‘Y a encore assez de lumière pour que je reconnaisse les rues. (*Tout le monde se met à regarder à travers les vitres, sauf le Virtuose et les Amoureux.*) Encore une question.

L’IRRESPONSABLE. – Tu poses trop de questions.